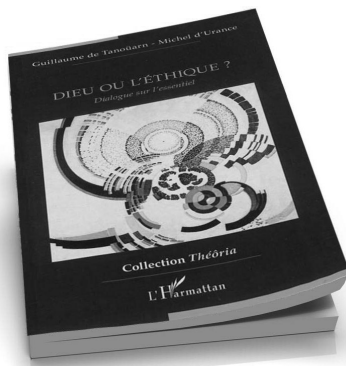




Avec ou sans Dieu

Ce « dialogue sur l'essentiel » entre Michel d'Urance, rédacteur en chef de *Nouvelle École*, et l'abbé Guillaume de Tanoüarn, patron du Centre Saint-Paul, à qui l'on doit de beaux livres sur Cajétan et Pascal, éclaire d'emblée un titre

qui de prime abord peut étonner. Avec ou sans le Dieu unique des chrétiens, cela pourrait aussi se dire : morale ou éthique ? Les deux mots (*ethos, mores*) renvoient aux mœurs, mais ont pris avec le temps des sens très différents. Si la morale est universelle, l'éthique est toujours singulière. Elle renvoie moins au bien qu'au beau — le « beau geste » —, ce qui veut dire qu'elle implique une esthétique. « Ceux qui sont développés du point de vue esthétique sont sans culture du point de vue moral », disait John Stuart Mill dans ses *Essais sur la religion*. L'abbé campe sur la même position : « La morale telle que je la perçois, c'est une objection de la conscience personnelle aux prescriptions de l'éthique [...] Mon engage-

ment n'est pas un engagement éthique, mais un engagement théologique [...] Une morale concerne forcément tous les hommes, une morale est universelle ou elle n'est pas ». Le christianisme, dans cette perspective, ne peut se définir que comme « amour » (*agapè*) de tous, dit-il encore. D'Urance, son « camarade Michel » affirme au contraire que l'éthique, qui se rattache au « polythéisme des valeurs », représente la « voie première » pour dépasser le nihilisme. « L'amour, ajoute-t-il, est la principale névrose du christianisme [...] Il n'est pas éthique étant donné qu'il n'est ni une valeur ni une vertu. Pensons-le plutôt comme élan ». Sur la question de ce qui donne un sens à l'existence,

l'opposition est donc totale. Ce qui n'empêche pas les deux interlocuteurs de converser sur les sujets les plus divers d'une manière amicale. Il y a beaucoup de fougue et de talent chez Michel d'Urance, qui joue le plus souvent le rôle de l'attaquant, plus de sérénité peut-être chez son « camarade Guillaume », dont on voit bien qu'il est l'aîné (il est prêtre catholique depuis vingt-deux ans). L'un et l'autre, en tout cas, donnent une belle leçon aux sectaires de tous bords. Qu'un tel dialogue puisse encore avoir lieu de nos jours est un vrai miracle ! **A. B.**

Guillaume de Tanoüarn et Michel d'Urance, *Dieu ou l'éthique ? Dialogue sur l'essentiel*, L'Harmattan (5-7 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris), 269 p., 28 €.

Syndicalisme / Biologie



La charte d'Amiens

Une scission s'opère au début des années 1890 entre la Fédération nationale des syndicats, contrôlée par les guesdistes du Parti ouvrier français (le premier parti à s'être réclamé de Marx en France), et un nouveau syndicalisme marqué par les idées anarchistes et proudhoniennes qui va très vite se transformer en syndicalisme révolutionnaire. Tandis que le premier prône la conquête légale des pouvoirs publics, le second en tient pour l'« action directe », privilégie l'action des syndicats et défend l'idée de grève générale. Il n'hésite pas non plus à critiquer la démocratie. La création de la Fédération des Bourses du Travail (1892), dominée par la figure de Fernand Pelloutier, puis celle de la CGT (1895), vont permettre au syndicalisme révolutionnaire de s'imposer.

Dirigée par un meneur de grèves issu du blanquisme, Victor Griffuelhes, et par le créateur du légendaire *Père Peinard*, Émile Pouget — un « duo parfait », dira l'historien Édouard Dolléans —, la CGT ne compte pas moins de 300 000 adhérents en 1906, année durant laquelle son IX^e Congrès se réunit à Amiens. La célèbre Charte d'Amiens, considérée par beaucoup comme l'acte fondateur du syndicalisme français, est adoptée à cette occasion. On en a surtout retenu le mot d'ordre d'indépendance des syndicats vis-à-vis « des partis et des sectes », mais ses orientations allaient beaucoup plus loin (« l'émancipation intégrale ne peut se réaliser que par l'expropriation capitaliste »). C'est à l'histoire de cette Charte et de l'influence qu'elle a exercée dans de nombreux pays étrangers (Italie, Espagne, Portugal, Brésil) qu'est consacré cet excellent recueil collectif publié par les anarchistes de la CNT à l'occasion d'un colloque. Miguel Chueca, qui en a rédigé l'introduction, est un parfait connaisseur de la question. On notera aussi une bonne étude de Daniel Colson sur « Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire ». Le texte intégral de la Charte figure en annexe. **A. B.**

Miguel Chueca (éd.), *Le syndicalisme révolutionnaire, la Charte d'Amiens et l'autonomie ouvrière*, Éditions CNT (33 rue des Vignoles, 75020 Paris), 272 p., 18 €.



Philosophie animale

Yves Christen avait déjà proclamé que les animaux sont des personnes (*L'animal est-il une personne ?*, 2009), il voit maintenant en eux des philosophes. Les animaux, fait-il observer, ne sont pas des jouets passifs de leur environnement, mais en sont au contraire les créateurs actifs. On peut donc les créditer d'une « vision du monde ». Cela vaut bien entendu pour tous les animaux, qu'ils soient humains ou non humains (« de l'amibe à Einstein »). Le problème tient évidemment dans la généralité du propos : si tous les vivants sont naturellement philosophes, on pourrait aussi bien dire qu'aucun d'entre eux ne l'est. L'auteur ne s'arrête pas sur ce point. Alléguant l'« universelle aptitude animale à penser en termes abstraits », il présente au lecteur des « poussins kantien » et des « bonobos aristotéliens » (mais aucun mulot heideggérien, Heidegger faisant au contraire ici l'objet d'une critique quasi permanente). La question de fond est évidemment toujours celle de savoir si l'évolution a fait émerger chez

l'homme des caractéristiques qui lui appartiennent en propre, ce que l'auteur récuse. Qu'on le suive ou non sur ce point n'est cependant pas le plus important. Qu'il parle de normes ou de libertés, de présence et de rapport au temps, de l'existence de la morale en tant que produit de l'évolution biologique (« il paraît désormais assez clair que l'empathie a fait son apparition avant l'homme ») ou du « telos des poules » (« que le but poursuivi par un vivant nous paraisse absurde compte tenu du savoir dont nous disposons à son sujet n'enlève rien à l'existence d'une finalité »), il fait toujours preuve d'un extraordinaire talent de présentation, assorti d'une connaissance en profondeur de son sujet. On admire, grâce à lui, la subtilité cognitive des mollusques céphalopodes, on se familiarise avec les processus de métacognition dans le cerveau des primates, on se convainc que les lions sont déjà en train de nous parler. Un merveilleux voyage.

A. B.

Yves Christen, *L'animal est-il un philosophe ? Poussins kantien et bonobos aristotéliens*, Odile Jacob (15 rue Soufflot, 75005 Paris), 328 p., 23,90 €.

